
La novela picaresca. Concepto genérico y evolución del género (siglos XVI y XVII)

Iberoamericana, Vervuert, Universidad de Navarra, 2008

Michel Cavillac



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1286>

DOI : 10.4000/bulletinhispanique.1286

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 842-846

ISBN : 978-2-86781-709-0

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

Michel Cavillac, « *La novela picaresca. Concepto genérico y evolución del género (siglos XVI y XVII)* », *Bulletin hispanique* [En ligne], 112-2 | 2010, mis en ligne le 19 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1286> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1286>

Tous droits réservés

grenadins des signes d'intégration assez nets, comme Álvaro Enríquez, le fils de 16 ans de Don Hernando Muley, le chef des rebelles de 1580, qui se confesse « *crístianamente* » avant d'être torturé et de dénoncer tous ses complices. Ou encore la fille de María Hernández qui gronde et punit (*reñía y castigaba*) sa mère et finit par la dénoncer à l'Inquisition car elle ne veut pas aller à la messe. Citons également Catalina de Ávila qui reproche à son mari épiciier de soudoyer copieusement le *fiscal* des morisques, Bartolomé de Artiaga et qui dit à son voisin « *¿no es mejor ir a misa que no dar mi hacienda a estos ladrones ?* ». Ces discussions entre morisques révèlent la mutation qui était en train de s'opérer chez les grenadins et qui s'était déjà produite chez les mudéjares auparavant. Mais l'attitude des autorités espagnoles a été jusqu'au-boutiste et n'acceptait aucune entorse à l'expulsion, même si les recours furent nombreux et même si plus d'un morisque avait pu rester ou revenir sur ses terres natales. L'exemple sévillan est donc représentatif des contradictions de l'expulsion.

François MARTINEZ

La novela picaresca. Concepto genérico y evolución del género (siglos XVI y XVII).

Klaus MEYER-MINNEMANN, Sabine SCHLICKERS (eds.). – Iberoamericana, Vervuert, Universidad de Navarra, 2008, 608 p. (Biblioteca Aurea Hispánica, 54). – ISBN 978-84-8489-422-3.

Il est sans nul doute utile de dresser périodiquement un état de ce qu'il est convenu de nommer (parfois *lato sensu*) le « genre picaresque », courant littéraire fréquemment revisité par la critique de ces dernières années⁴, et dont les deux textes fondateurs (le *Lazarillo de Tormes* et le *Guzmán de Alfarache*) posent, bien avant le *Don Quichotte*, les bases du roman moderne, ne serait-ce qu'en brisant la vieille convention « poétique » de la séparation des « styles »⁵. C'est justement sous l'angle des structures « formelles » propres

4. Sur le sujet, un autre volume d'actes (*Filiations picaresques en Espagne et en Europe : XVI^e-XX^e siècles*, eds. Paloma Bravo et Cécile Iglesias) est actuellement sous presse à l'Université de Bourgogne.

5. Il suffit de renvoyer au chapitre consacré par Anthony Close au *Guzmán de Alfarache* dans *Cervantes y la mentalidad cómica de su tiempo* (Alcalá de Henares, B.E.C., 2007, p. 346-376). On se reportera aussi au remarquable article de David Mañero Lozano, « Del concepto de decoro a la teoría de los estilos : consideraciones sobre la formación de un tópico clásico y su pervivencia en la literatura española del Siglo de Oro », *Bulletin Hispanique*, 111, n° 2 - 2009, p. 357-385.

aux récurrences internes de ces textes – primauté du récit « autodiégétique » (Genette) et statut fictionnel de l'autobiographe, picaresque ou assimilé –, et non en fonction d'une visée idéologique dont l'homogénéité est en effet contestable, que le présent ouvrage revendique (dans le sillage de Claudio Guillén) la pertinence d'un modèle générique du roman picaresque et examine sa dynamique évolutive en Espagne et en Europe depuis l'anonyme *Lazarillo* (1554) jusqu'au *Simplicissimus* (1668-1669) de Grimmelhausen.

Fruit de la réflexion d'un groupe de recherche lié à l'Université de Hambourg réunissant, outre Klaus Meyer-Minnemann et Sabine Schlickers, Tilmann Altenberg, Inke Gunia, Katharina Niemeyer, et Daniela Pérez y Effinger, cette substantielle étude, qui pour la mise en perspective mobilise également deux autobiographies authentiques du XVII^e siècle – celles d'Alonso de Contreras et de Diego Duque de Estrada –, embrasse un *corpus* varié à la mesure de l'importante diffusion du roman dit « picaresque » : le *Lazarillo* et ses continuations (1555 et 1620), le *Guzmán* (1599-1604) de Mateo Alemán et la *Segunda parte* (1602) apocryphe de Mateo Luján, *El Guitón Honofre* (1604) de Gregorio González, *La pícara Justina* (1605) de Francisco López de Úbeda, Cervantès face au « défi poétologique » de la picaresque (1604-1615), l'adaptation allemande du *Guzmán* (1615) par Aegidius Albertinus, le *Marcos de Obregón* (1618) de Vicente Espinel, le *Buscón* (1626) de Quevedo, le *Francion* (1623, 1626, 1633) de Charles Sorel, *Le Page disgracié* (1642-1643) de François Tristan L'Hermite, *La vida y hechos de Estebanillo González* (1646), la *Tercera parte de Guzmán de Alfarache* (1648-1650 ?) de Felix Machado da Silva, *Le roman comique* (1651-1657) de Paul Scarron, *The English Rogue* (1665) de Richard Head, et sa continuation (1668) par Francis Kirkman, enfin le *Simplicissimus* (1668-1669) de Grimmelhausen. Vaste programme ! Mais disons d'emblée que la cohérence méthodologique qui informe les travaux ci-dessus permet d'éviter l'écueil de la juxtaposition, risque majeur de ce genre d'entreprise.

Étant donné la diversité et la richesse d'une telle filiation – non exhaustive, bien entendu –, il ne saurait être question d'analyser ici chacune des contributions dont on doit saluer en général la rigueur et la documentation, même si toutes n'ont pas à l'évidence la même portée. Très éclairants et novateurs s'avèrent, par exemple, les développements sur le *Lazarillo de Tormes* « desde las ediciones de 1554 hasta la refundición de 1620 por Juan de Luna » (p. 41-75), ainsi que le chapitre sur « Cervantes y la picaresca » (p. 223-262), sujet pourtant rebattu depuis un mémorable article (1957) de Carlos Blanco Aguinaga. La réponse critique de Cervantès à la poétique picaresque ressentie comme un défi théorico-littéraire sur les rapports entre fiction et réalité, y est exposée avec talent à partir de séquences des

deux parties du *Quichotte* (1605-1615) et des *Nouvelles exemplaires* (c'est-à-dire *Rinconete y Cortadillo*, *La ilustre fregona*, *El coloquio de los perros*). Parfaitement maîtrisée, l'imposante bibliographie cervantiste maniée en la circonstance eût néanmoins gagné à s'élargir au livre de Monique Joly sur *La bourle* et à son article sur « *Cervantes y la picaresca de Mateo Alemán : hacia una revisión del problema* »⁶. En outre, peut-être eût-il été souhaitable de sonder le *Persiles* où l'auteur solde vraisemblablement ses comptes avec le *Guzmán* alémanien à travers le personnage du « *malicioso sobre discreto* » Clodio, « *espíritu satírico* » doté de « *una pluma veloz* »⁷.

Au fond, l'originalité et l'intérêt de ce volume collectif, particulièrement stimulant pour le comparatiste, provient de son souci de justifier la valeur opératoire du concept générique de « picaresque » non point à la lumière diffuse de « *la literatura* » – ainsi que procédait Fernando Cabo Aseguinolaza (1992) –, mais à celle du « roman » et de sa propre esthétique. Le lecteur hispaniste bien souvent irrité d'apprendre que ces narrations pseudo-autobiographiques relevaient d'un « sous-genre » plus ou moins péjorativement qualifié de « picaresque », ne peut que se réjouir de voir les plus réussies d'entre elles identifiées à de véritables romans.

À cet égard, on est toutefois tenté d'exprimer une réserve en forme d'interrogation. Enclure « la novela picaresca » dans un genre spécifique (comme « le roman pastoral » ou, de nos jours, « le roman policier ») ne revient-il pas encore à ravalier a priori ces récits à un peu glorieux second rayon, en dessous évidemment de « l'inclassable » *Don Quichotte* ? N'est-ce pas surtout pratiquer un amalgame fâcheux entre des fictions, cultivant certes un même registre discursif, mais dont la qualité romanesque est très inégale ? Par exemple : cantonner –fût-ce pour de louables raisons didactiques– la *Vida de Guzmán de Alfarache*, l'incontestable chef-d'œuvre de Mateo Alemán, auprès du *Guitón Honofre*, de *La pícaro Justina* ou du *Buscón*, suscite quelque malaise herméneutique chez ceux (nombreux) qui estiment que, sur le plan de l'art narratif, l'*Atalaya de la vida humana* n'a rien à envier au grand roman cervantin⁸. Sans nier pour autant la prégnance d'un discours picaresque au sein de la « *poética historia* » de Guzmán, il conviendrait de s'apercevoir, avec

6. Publié dans *La invención de la Novela (Seminario hispano-francés : noviembre 1992-junio 1993)*, coord. Jean Canavaggio, Madrid, Casa de Velázquez, 1999, p. 269-276.

7. Cf. M. Cavillac, « Del *Guzmán de Alfarache* al *Persiles* : Cervantes frente a Mateo Alemán », in Michèle Guillemont y Marie-Blanche Requejo Carrió (eds.), *Mateo Alemán y Miguel de Cervantes : dos genios marginales en el origen de la novela moderna*, Toulouse, PUM, *Criticón*, 101, 2007, p. 177-198.

8. Cf. Francisco Márquez Villanueva, « El gran desconocido de nuestros clásicos », *Saber Leer*, Marzo 1997, n° 103, p. 4-5.

José María Micó, que l'*Atalaya* « es mucho más que una novela picaresca » et ne peut être appréhendé « en los estrechos límites de una demarcación genérica »⁹. Considéré dans son intégralité, le *Guzmán de Alfarache* est moins un roman « picaresque » qu'une « épopée atalayiste »¹⁰ conjuguant divers niveaux de « styles ». En termes plus modernes, il s'agit d'un roman à part entière, et l'un des plus puissants produits par l'Europe d'Ancien Régime : « *Sin él* – souligne avec raison Francisco Márquez Villanueva – *la historia literaria de Occidente sería sin duda distinta* »¹¹.

Sous ce jour, les chapitres qui traitent ici des deux parties de la *Vida de Guzmán de Alfarache*, *Atalaya de la vida humana*, appelleraient quelques commentaires. Si le *Guzmán* de 1599, expressément placé par Alemán – dans un premier temps – sous le signe *humilis* du « comique » picaresque, fait l'objet d'une présentation (p. 77-116) convaincante, qui d'ailleurs se garde d'exclure tout autre lecture, l'analyse de la *Segunda parte* (p. 145-175) – plus délicate car le narrateur y prend soin de se démarquer nettement de la « burla » picaresque – prête en revanche le flanc à la critique, à commencer par l'exactitude de certaines références figurant en notes¹².

9. J. M. Micó, « Introducción » à son édition du *Guzmán de Alfarache*, Madrid, Cátedra (Letras Hispánicas, n° 86), 1987, t. 1, p. 74. Parallèlement, gardons en mémoire la question posée par Monique Joly : « Le roman picaresque existe-t-il ? » (*Histoire de la littérature espagnole*, dir. Jean Canavaggio, Paris, Fayard, 1993, t. 1, p. 515-543). Dans cette perspective, on lira avec profit la pénétrante mise au point de Philippe Rabaté sur « El discurso agustiniano de Mateo Alemán : de la herencia adánica a la "reformación" individual en el *Guzmán de Alfarache* », *Criticón*, 107, 2009, p. 105-135.

10. J. Rutherford : « Fueron los lectores del *Guzmán* y no su autor, quienes hicieron de este texto una novela picaresca [...]. Según Mateo Alemán, lo que él había escrito no era una novela picaresca sino una novela atalayesca, de la cual una pequeña parte era picaresca » (*Breve historia del pícaro preliterario*, Vigo, Universidade de Vigo, Servicio de Publicacións, 2001, p. 70). À ce propos, voir M. Cavillac, « *Guzmán de Alfarache* » y la *Novela moderna*, « Prólogo » de Francisco Rico, Madrid, Casa de Velázquez, Bibliothèque de la Casa de Velázquez (vol. 44), 2010, p. 181-215.

11. F. Márquez Villanueva : « Sobre el lanzamiento y recepción del *Guzmán de Alfarache* », *Bulletin Hispanique*, 92, n° 1-1990, p. 551.

12. On y découvre ainsi (p. 169, n. 39) que « Cavillac (1983, p. 21, nota 59) suppose que durante los primeros cincuenta años del siglo XVII, la mitad de la población andaluza sabía leer y escribir », supposition – nous dit-on – d'autant plus erronée que les bons historiens affirment le contraire. Or que trouve-t-on dans mon livre *Gueux et marchands* (1983, p. 21, n. 58, et non 59) ? Il s'agit en réalité d'une citation : « Voir les résultats de l'enquête sur les documents inquisitoriaux de Tolède (1525-1817) et de Cordoue (1595-1632), consignés par M. C. Rodríguez et B. Bennassar dans leur article "Signatures et niveau culturel des témoins et accusés dans les procès d'Inquisition" (*Caravelle*, 1978, XXXI, p. 17-41), où l'on peut lire que "la moitié au moins, et probablement davantage, de la population masculine des villes andalouses savait lire et écrire durant la première moitié du XVII^e siècle" (p. 41) ».

Hormis des mises au point bienvenues sur l'illusion d'oralité et le rôle-clé du narrataire extradiégétique – dont la fonction « purement rhétorique » (p. 149) étonne cependant quelque peu –, la plupart des considérations sur la « conversion » de Guzmán témoignent d'une approche lacunaire et un tantinet confuse quant aux ressorts psychologiques du protagoniste, faute (à mon avis) d'envisager ce retournement final dans sa logique marchande, seule éthique intelligible en fait pour le fils du « mercader genovés ». Le même flou préside à la question cruciale de l'hypothétique libération du galérien et de la situation d'écriture du narrateur. Ce dernier ne signale-t-il pas qu'il se trouve toujours « *sin libertad y necesitado* » ?¹³. Rien, non plus, sur l'*atalayisme* (attitude et axiologie) auquel se rattache explicitement le texte à en croire le narrateur lui-même : « *Esto propio le sucedió a este mi pobre libro, que habiéndolo intitulado Atalaya de la vida humana, dieron en llamarle Pícaro y no se conoce ya por otro nombre* ». Ce passage (pourtant cité à deux reprises, p. 154 et 168) ne donne lieu qu'à deux élémentaires mentions lexicographiques (Nebrija, Covarrubias), alors qu'il nous invite à dépasser infiniment le moule picaresque. Bref, force est de reconnaître que les alémanistes restent sur leur faim, impression d'autant plus regrettable en l'espèce que le roman (picaresque ? ou atalayiste ?) de Mateo Alemán est, par nature, au cœur du projet qui sous-tend l'ouvrage – au demeurant de bonne facture – que nous offrent les collègues hambourgeois.

Michel CAVILLAC

Bartolomé Bennassar ne serait-il pas un historien fiable ? Par ailleurs, la même légèreté prétend discréditer mes sources historiques relatives à la « bourgeoisie marchande » de la fin du XVI^e siècle : on m'oppose les définitions théoriques de Sombart et de Maravall (p. 164-165) en ignorant, semble-t-il, les travaux de Modesto Ulloa et de Felipe Ruiz Martín, spécialistes incontestés de l'économie du Siècle d'Or et, en particulier, du « capitalisme financier génois » (fondamental pour comprendre le *Guzmán*) dont il n'est ici soufflé mot. On eût apprécié une critique plus « scientifique ». Enfin, n'oublions pas qu'aux environs de 1600 le débat sociopolitique tend de plus en plus à se résumer à l'interrogation suivante : le *mercader* est-il un *pícaro* (un voleur ou un usurier à la mode génoise) ou bien le sauveur potentiel (tel un Simón Ruiz) de l'économie nationale ? C'est aussi de cela que nous parle Mateo Alemán.

13. Sans doute n'est-il pas oiseux de rappeler que, dans son *Informe secreto* sur les « galériens » des mines d'Almadén (1593), Alemán tenait tout spécialement à savoir si « después de aver cumplido el tiempo de sus condenaciones se les haze estar por fuerza y contra su voluntad algunos meses, años o días más del dicho tiempo en que fueron condenados » (Germán Bleiberg, « El *Informe secreto* de Mateo Alemán », *Estudios de Historia Social*, 2-3, 1977, p. 384). Il est probable que le Roi, dont les galères manquaient de rameurs, fit la sourde oreille à la requête du capitaine. Sur cet aspect, voir M. Cavillac, « Sobre la *bondad, inocencia y fidelidad* de Guzmán de Alfarache », in « *Por discreto y por amigo* » : *Mélanges offerts à Jean Canavaggio*, Christophe Couderc et Benoît Pellistrandi (eds.), Madrid, Casa de Velázquez, 2005, p. 385-396.